





# LE SOMBRE ABÎME DU TEMPS



*LAURENT OLIVIER*

# LE SOMBRE ABÎME DU TEMPS

Mémoire et archéologie

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Ce livre est publié dans la collection  
«La Couleur des idées»

ISBN : 978-2-02-096637-5

© Éditions du Seuil, avril 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*À mes fils : Rémi, qui cherche, et Martin, qui invente.*



«Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour  
la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.»

René Char, *Feuillets d'Hypnos*,  
fragment 237.



## Introduction

C'est une journée splendide. L'air est rempli de la lumière du soleil et l'herbe frémit sous une brise rafraîchissante. Il y a une fouille où je suis en train de creuser avec d'autres jeunes gens. Les parois sont coupées sur plusieurs mètres de profondeur dans un sédiment humide, stratifié en d'innombrables niveaux rouges et gris, chargés de charbon de bois et de fragments de terre cuite. C'est un sondage dans le « briquetage de la Seille », en Lorraine, où j'ai commencé à fouiller pour la première fois lorsque j'avais tout juste quatorze ans. Les couches sectionnées sont saturées de tessons et d'ossements imprégnés de tourbe, qui brillent d'un éclat bleuté, un peu métallique. On trouve un extraordinaire enchevêtrement de pieux, avec des vases complets, des objets en bois, des restes de vannerie. Je suis contrarié parce que je me rends compte que nous tranchons à la bêche dans cette matière incroyablement riche, qui ressemble par endroits à une très vieille peau, pour la jeter au déblai sans être capables d'en rien faire d'autre. Nous pataugeons jusqu'aux mollets dans la vase, dans laquelle tous les objets tombent en morceaux dès qu'on essaie de les dégager. Plus je tente d'empêcher les vestiges de nous échapper et pire c'est : nous piétinons maintenant les pièces de bois qui se désagrègent sous nos bottes ; au travers des trous des tamis, les graines minuscules filent avec les petites perles d'ambre, puis les fragments de coquilles de noisettes carbonisées, puis tout le reste s'en va,

entraîné dans une gigantesque hémorragie noire qui nous submerge.

Je suis maintenant dans une grande maison un peu négligée. Le crépuscule tombe très vite et tous les fouilleurs autour de moi veulent s'en aller et rentrer tout de suite chez eux, en me laissant ranger seul cette énorme bâtisse où sont entassés tout notre matériel de chantier et notre mobilier de fouille. Au grenier, je retourne de grandes piles d'objets usagés, de loques informes qui sont censées être nos affaires, à la recherche de quelque chose que je ne trouve pas parce que je ne me rappelle plus ce que c'est. Derrière une porte, il y a une petite pièce très sombre où sont empilées nos caisses de mobilier archéologique. Elles sont recouvertes de poussière et de gravats, comme si elles étaient abandonnées là depuis maintenant des dizaines d'années. Les étiquettes décolorées sont complètement illisibles et, à l'intérieur des sacs en plastique devenus opaques, il n'y a plus que des débris méconnaissables de terre desséchée. Le propriétaire qui nous prête l'endroit habite la maison voisine, où brille de la lumière artificielle. C'est un homme d'une haute stature, assez distant parce qu'il est mort. Tout le monde qui habite cet endroit est mort, c'est évident. Je ne sais pas, en réalité, où se trouve cette propriété entourée de grands arbres décharnés, mais je devine que la route qui s'arrête ici vient de là où je ne pourrai plus retourner.

Ce rêve dit mieux que je ne saurais l'écrire comment l'archéologie vient à moi. C'est la version rêvée – c'est-à-dire pour moi véridique – de l'enseignement du préhistorien André Leroi-Gourhan, qui lui-même n'en dit pas plus : on ne peut pas ouvrir la mémoire du passé sans, dans le même geste, la détruire. L'archéologue est un fouilleur, un saccageur du passé. De cette exhumation de la mémoire, il n'est possible de rien garder, sinon cette image du passé brutalement exposée, qui se désagrège irrémédiablement et qu'il est impossible de retenir. On ne peut rien rapporter du passé

parmi nous, qui ne soit immédiatement condamné à se rompre et à se dissoudre, puisqu'en arrachant ces vestiges du passé à la mémoire dans laquelle ils étaient enfouis, on les ramène violemment à la vie – c'est-à-dire aux attaques du temps qui les tuent. Et pourtant, nous n'avons pas d'autre possibilité que de tenter de tirer les vestiges du côté des vivants, de les ramener de cet autre côté où ils vont tomber en poussière avec nous.

Bien qu'il s'en défende le plus souvent, tout archéologue a fait un jour le rêve de toucher le passé au plus près, de trouver cet endroit où la chambre du passé est restée intacte, telle qu'elle était au moment précis où le temps s'est refermé sur elle. S'il nous était donné, à nous autres archéologues, de rencontrer, au hasard de notre chemin, le petit dieu de la Terre qui pourrait exaucer nos désirs les plus profonds, nous lui demanderions finalement tous de nous donner à nous aussi notre Pompéi ou notre tombe de Toutankhamon. Je le lui demanderais moi aussi, tout en sachant que ce que nous cherchons nous est inaccessible.

Ce ne sont pas les richesses perdues ou les trésors lointains que nous poursuivons, comme nous sommes manifestement portés à le croire : en réalité, comme Hanold au soleil d'Italie, nous cherchons notre Gradiva<sup>1</sup>. Nous savons bien qu'elle est morte – que le passé est mort et qu'il ne reviendra plus – mais nous guettons la révélation de son spectre à chaque instant,

1. L'archéologue Hanold est le personnage principal d'un roman de Jensen, dont la lecture avait frappé Sigmund Freud au point qu'il accrocha dans son cabinet à Vienne un moulage du bas-relief romain qui représentait la Gradiva, cette jeune fille dont Hanold rêvait de retrouver – « au sens littéral », écrit Jensen : *im wörtlichen Sinne* – les traces en Italie, et qu'il retrouve en effet sous les traits d'une jeune fille à Pompéi. Sur ce mythe freudien et la notion d'*archive*, on consultera le texte éclairant de Jacques Derrida (DERRIDA, 1995).

nous la cherchons sous la moindre parcelle de terre que nous creusons. C'est la trace du passé que nous poursuivons : l'empreinte de son pied nu dans la cendre du temps, celle qu'elle a laissée au moment même où chacun de ses pas imprimait sa présence dans le sol, son allure, sa démarche. Rien d'autre ne nous intéresse, au fond, que d'atteindre cette origine ultime du passé, quand le présent vivant était en train de se fixer dans le sol, au moment même où, en s'inscrivant dans la terre, sa présence s'effaçait du même coup pour disparaître à jamais. Nous sommes habités par ce rêve informulé, qui est comme la promesse secrète que quelque chose résiste à la disparition, qu'une impression lui survit.

L'archéologie n'a pas d'autre objet que cette empreinte du passé marquée dans la matière ; fondamentalement, elle interroge *l'archive de cette mémoire que constituent les vestiges archéologiques*. De quoi ces traces archéologiques sont-elles le signe, de quels héritages procède leur accumulation dans le temps ? Voici les principales questions auxquelles j'ai tenté, dans ce livre, d'apporter des éléments de réponse. Les huit chapitres qui le composent sont nécessairement fragmentaires et dépareillés, comme le sont les vestiges archéologiques eux-mêmes, dont les pièces ne sont que très rarement jointives.

1. Par son objet, la discipline archéologique est tournée tout entière vers la question des origines. Poser la question de l'origine des traces archéologiques revient immanquablement à porter nos regards vers l'enfance, là où s'enracine le désir d'archéologie, avant que le manque n'en fasse bientôt une nécessité. L'appel que crée la perte du passé laisse apparaître ici le *travail paradoxal du temps archéologique*. Celui-ci n'est pas en effet le temps unilinéaire de notre expérience ordinaire, mais un temps pluri-temporel, comme l'est celui de la mémoire, en ce sens que plusieurs temporalités sont ici à l'œuvre et se recouvrent.

2. Nous vivons parmi les vestiges du passé et nous-mêmes produisons des restes qui constituent en puissance les vestiges de notre temps. Dans cette situation particulière, où *le sujet et l'objet de l'archéologie sont entremêlés* l'un à l'autre, comment la démarche archéologique peut-elle se constituer en champ de connaissances propres ? Quelle vision du passé transmet cette discipline du « il a été une fois » ? Dominée depuis toujours par l'histoire, qui l'écrase, l'archéologie peine à trouver *sa voie particulière, qui n'est pas celle de raconter le passé.*

3. L'acte fondamental par lequel le passé enfoui est remis au jour est constitué par la fouille. Là encore, cette révélation est paradoxale, car, en même temps qu'elle consiste à exhumer *les vestiges d'un passé* que l'on pensait disparu, la fouille archéologique les fait apparaître inéluctablement comme *des objets du présent.* Venus parfois de très loin dans le passé, les vestiges archéologiques sont désormais ici, avec nous qui les déchiffrons et tentons d'établir les histoires dont ils procèdent. Aussi, ce n'est pas tant le souvenir du passé révolu que l'archéologie fait resurgir, qu'une mémoire mouvante du passé, dont la signification ne s'établit que par et dans l'actuel.

4. On voit immédiatement l'objection que ne manque pas de soulever cette position qui fait des vestiges archéologiques des objets à part entière du présent : l'archéologie, comme « science du passé », ne s'applique-t-elle pas, en quelque sorte par définition, à des périodes révolues de l'histoire des hommes ? En d'autres termes, n'existe-t-il donc pas une limite en deçà de laquelle les restes matériels que produisent les sociétés humaines perdent leur identité archéologique pour devenir de simples choses du passé, voire d'un passé suffisamment proche pour qu'il échappe à l'histoire ? Les découvertes récentes de sites et de vestiges des Guerres mondiales du xx<sup>e</sup> siècle montrent résolument qu'il n'en est rien : il est désormais nécessaire de prendre en compte *une*

*archéologie de la période contemporaine*, dont la proximité temporelle bouleverse le rapport des archéologues avec leur sujet d'étude. Le champ de l'archéologie embrasse donc toutes les durées qui sont réunies dans les objets matériels qui nous entourent, jusqu'aux plus récentes d'entre elles.

5. Plus profondément, cet enracinement dans le présent de l'objet de l'archéologie que sont les vestiges ébranle les fondations de la discipline archéologique, comme représentation du passé. Directement exposée aux transformations du présent, qui modifient les conditions d'expérience de la réalité matérielle du monde, *l'archéologie est affectée par les mutations contemporaines*, à la fois dans sa relation avec les vestiges et dans ses modes de représentation du passé. En provoquant cette « perte de l'expérience » diagnostiquée par Walter Benjamin au lendemain de la Première Guerre mondiale, les catastrophes industrielles du xx<sup>e</sup> siècle ont modifié en effet les conditions de connaissance objective du passé. L'archéologie, comme pratique de connaissance du passé, n'échappe pas à ces bouleversements.

6. En effet, la crise d'interprétation des archives du passé qu'entraînent les mutations sans précédent de la période contemporaine met à nu le statut des vestiges archéologiques, qui transparaissent dans le présent sous la forme de résidus, ou d'altérations, c'est-à-dire de déchets. La démarche de l'archéologue est donc, fondamentalement, celle d'un « chiffonnier du passé », qui collecte les débris des temps anciens. Un rapide examen de l'histoire des techniques archéologiques montre cependant que *cette collecte traditionnellement focalisée sur les objets s'effectue, depuis toujours, au détriment de la compréhension du terrain*, dont les mécanismes de déposition des traces du passé sont restés, pendant très longtemps, pour l'essentiel ignorés des archéologues.

7. Les sites et les vestiges archéologiques apparaissent donc travaillés par une mémoire particulière, qui échappe à

l'entendement commun. La création des restes archéologiques procède en effet de processus de mémorisation particuliers. Les matériaux archéologiques peuvent être définis comme des « *objets-mémoire* » fonctionnant dans la *réitération et la répétition*. Ces mécanismes sont précisément ceux identifiés par Darwin et Freud, lesquels fournissent les clés de compréhension des phénomènes de mémorisation du passé par l'intermédiaire des restes archéologiques.

8. Cette nécessaire appréhension des vestiges archéologiques en tant que symptômes d'une mémoire sans cesse recomposée et non plus comme témoins de l'identité du passé ouvre des pistes encore inconnues à l'archéologie. La question des survivances, formulée de manière incisive par Aby Warburg, occupe ici une place centrale ; elle replace l'archéologie en phase avec son objet, qui sont les archives matérielles de la mémoire du passé, en en faisant *une discipline de l'étude des filiations*. L'archéologie est concernée par ce qui se transmet et se transforme dans le temps.

Je sais combien un tel projet est dérangeant, à commencer pour nous-mêmes, archéologues. À force de l'attendre, nous nous sommes fait une image de notre Gradiva. Nous l'avons rêvée telle que nous espérons la voir, en rassemblant des fragments d'images auxquelles nous aimerions qu'elle ressemble. Oui, nous la voyons ; nous la connaissons en rêve : nous savons ses matières de pierre et de terre, et les plis de ses étoffes tombantes ; il nous semble presque percevoir les antiques effluves de bois et de fumée, l'écho lointain de l'appel des bêtes et le tintement clair du métal. Nous la devinons dans ses traces confuses, s'élevant resplendissante au soleil de midi. Reconnaître les vestiges du passé comme les symptômes d'une mémoire qui continue à travailler le présent, c'est renoncer à cette espérance d'un passé enfin saisissable en tant que tel, pour se laisser engloutir dans la bouche d'ombre où ont été précipités les temps anciens.

## LE SOMBRE ABÎME DU TEMPS

C'est prendre le risque de se perdre dans le « sombre abîme du temps » que Buffon avait entrevu s'ouvrir sous ses pieds d'homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien avant Lyell et Darwin. Le passé ne ressemble pas à l'image que nous nous en faisons. Il a l'allure étrange des dragons de bronze gaulois qui sommeillaient jusqu'à ces dernières années encore sous l'emplacement des pistes de l'aéroport de Roissy. Les babines retroussées sous un naseau formidable, il ouvre sur nous des yeux mi-clos qui nous regardent sans nous voir. De sa gueule grimaçante sortent des mots que nous ne pouvons pas comprendre, car nous ne les entendons pas. Il nous appelle pourtant.

## CHAPITRE I

### Au commencement

#### *Enfance*

«La France, notre patrie, était, il y a bien longtemps de cela, couverte presque entièrement de grandes forêts. Il y avait peu de villes et la moindre ferme de votre village, enfants, eût semblé un palais. La France s'appelait alors la Gaule et les hommes à demi sauvages qui l'habitaient étaient les Gaulois. (...) Les Gauloises, nos mères dans le passé, ne leur cédaient en rien pour le courage. Elles suivaient leurs époux à la guerre ; des chariots traînaient les enfants et les bagages ; d'énormes chiens féroces escortaient les chars<sup>1</sup>.»

Ces mots sont inscrits dans ma mémoire, je m'en souviens comme si cet univers avait imprégné ma propre enfance. Ma relation avec l'archéologie s'enracine ainsi très loin. Petit, j'aimais les histoires de châteaux, de chevaliers et d'enchanteurs ; j'étais en imagination avec ces enfants perdus dans la grande forêt, dont ils découvraient la hutte des origines tapie au milieu d'une clairière où ils étaient les premiers et les seuls à pénétrer. Je ne sais pas quand les Gaulois ont commencé à sortir de la forêt des rêves pour m'apparaître dans la réalité de tous les jours : sur le chemin de la maison, dans les champs et, bien sûr, dans les bois.

1. BRUNO, 1877, p. 133-137.

«Si je présente mon autobiographie en tête de cet ouvrage, écrivait Schliemann, ce n'est point par un vain sentiment d'orgueil, mais par le désir de montrer comment l'œuvre de mon âge mûr a été la conséquence naturelle des impressions de ma première enfance et comment la pioche et la bêche des fouilles de Troie et de Mycènes ont été forgées, pour ainsi dire, dans le petit village allemand où ma première enfance s'est passée<sup>1</sup>.»

Toute sa vie, Schliemann est resté fidèle à son rêve de garçon de sept ans : retrouver la Troie de l'*Iliade*, qu'il devait rechercher avec Minna, sa petite voisine avec laquelle il s'était promis de se marier. Mais Minna, une fois grande, épousa un riche fermier et oublia ses serments d'enfant. Heinrich, lui, n'abandonna jamais son rêve de ressusciter Troie. «Heureux donc, et trois fois heureux, l'homme à qui les destins ont permis de réaliser dans la maturité de sa vie le rêve de son enfance et de découvrir la Cité brûlée», déclare l'anthropologue allemand Rudolf Virchow dans sa préface à l'*Ilios* de Schliemann<sup>2</sup>. «Cet homme, renchérit Freud qui avait été ébloui par la révélation de Troie, a trouvé son bonheur en découvrant le trésor de Priam, tant il est vrai que la réalisation d'un désir infantile est seule capable d'engendrer le bonheur<sup>3</sup>.»

Chez beaucoup d'archéologues, cette orientation vers la recherche du passé est issue en effet d'un désir d'enfance. Je devais avoir aussi sept ans lorsque mes parents m'emmenèrent visiter pour la première fois le musée des Antiquités nationales. Accrochés au fond de hautes vitrines de verre, des objets brisés à profusion étaient serrés les uns contre les autres. Aucun de ces objets, dont la masse envahissait la

1. SCHLIEMANN, 1881, p. 1.

2. *Ibid.*, p. XII.

3. FREUD, 1956, lettre à Fliess, 28 mai 1899.

*Olivier Mongin*  
La Condition urbaine  
La ville à l'heure de la mondialisation

*Mark Osiel*  
Juger les crimes de masse

*Hamadi Redissi*  
Le Pacte de Nadjd  
Comment l'islam sectaire est devenu l'islam

*Alain Renaut*  
Égalité et discriminations  
Un essai de philosophie politique appliquée

*Myriam Revault d'Allonnes*  
Le Pouvoir des commencements  
Essai sur l'autorité

*Paul Ricœur*  
Vivant jusqu'à la mort  
*suivi de* Fragments

Écrits et Conférences  
I. Psychanalyse et philosophie

*Edward W. Said*  
L'Orientalisme  
L'Orient créé par l'Occident  
(nouvelle édition)

*Jacques Sémelin*  
Purifier et détruire  
Usages politiques des massacres et génocides

*Daniel Sibony*  
Création  
Essai sur l'art contemporain

L'Enjeu d'exister  
Analyse des thérapies

*Alain Supiot*  
Homo juridicus  
Essai sur la fonction anthropologique du droit

*Paul Valadier*  
Détresse du politique, force du religieux

*Patrick Vauday*  
La Décolonisation du tableau  
Art et politique au XIX<sup>e</sup> siècle. Delacroix, Gauguin, Monet

*Marina Yaguello*  
Les Langues imaginaires  
Mythes, utopies, fantasmes, chimères et fictions linguistiques

*Slavoj Žižek*  
La Marionnette et le Nain  
Le christianisme entre perversion et subversion